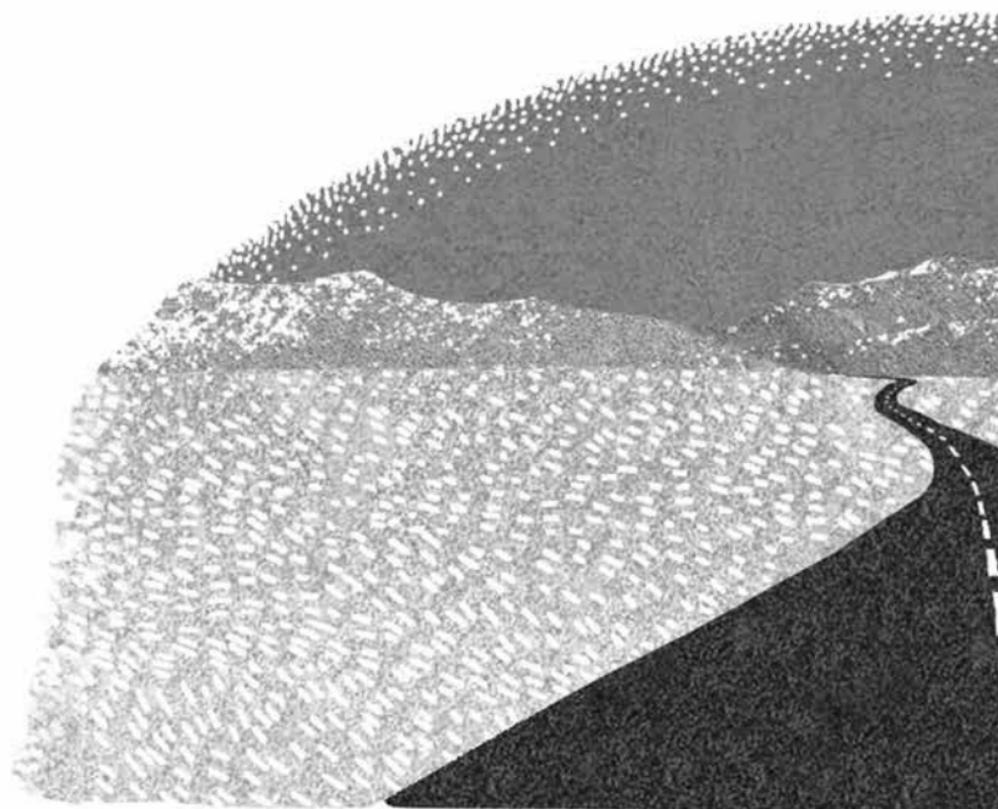
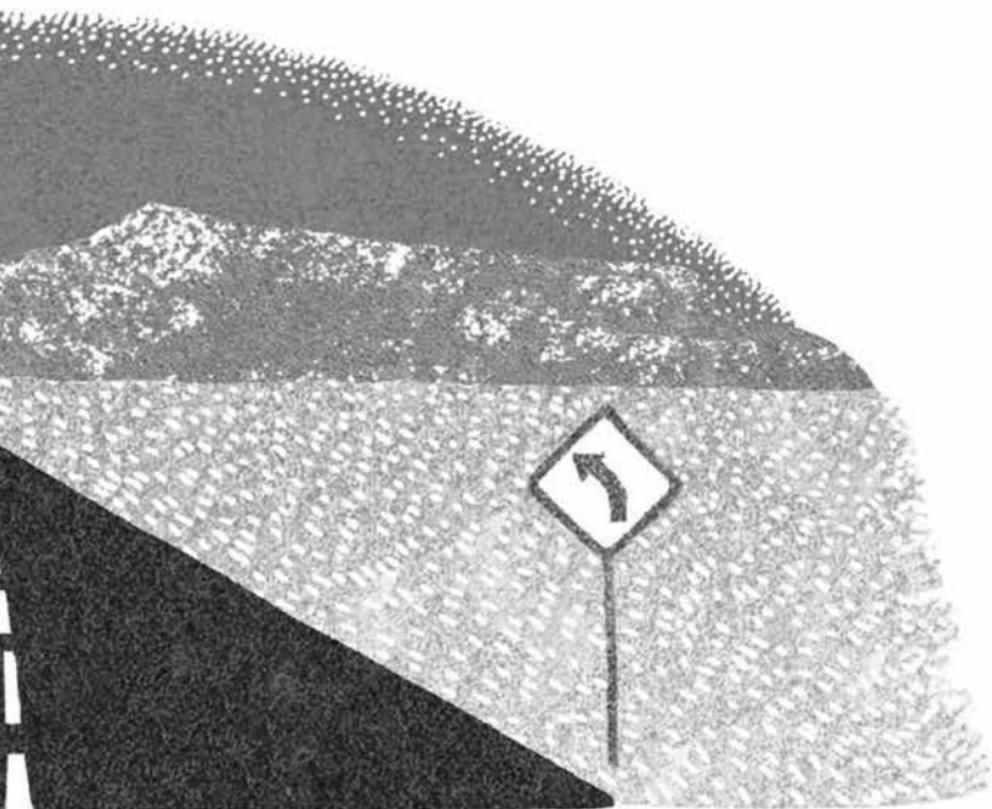


CHAPITRE PREMIER

Je roulais seul dans mon automobile sur une route de Patagonie (une terre qui, dit-on, tiendrait son nom d'une tribu indigène aux pieds immenses) quand j'aperçus un objet à l'aspect singulier sur le bas-côté. Instinctivement, je freinai, et distinguai une mèche de cheveux blonds qui dépassait d'une couverture bleue. Intrigué, je coupai le moteur et descendis de voiture.

Là, dans cette lande déserte, à des centaines de kilomètres du village le plus proche, un jeune garçon dormait en toute quiétude, ses traits innocents parfaitement détendus.





Ce que j'avais tout d'abord pris pour une couverture était en réalité une grande cape bleue doublée de pourpre que la brise de printemps soulevait par instants, révélant un pantalon blanc passé dans des bottes de cuir noir comme en portent les cavaliers.

Cet accoutrement quasi princier avait quelque chose d'incongru sous ces latitudes. Je restai un moment à le contempler sans parvenir à m'expliquer cette mystérieuse présence. On aurait dit que même les tourbillons de poussière charriée par le vent qui soufflait des montagnes l'avaient épargné.

Je réalisai soudain que je ne pouvais pas le laisser seul au milieu de cette plaine aride, sans eau ni nourriture. Son aspect ne m'inspirait pas la moindre crainte, mais je dus vaincre une certaine appréhension pour l'approcher. Sans trop de difficultés, je le soulevai de terre et le déposai sur le siège passager. Ne constatant aucune réaction de sa part, je crus qu'il était mort. Mais le battement faible, quoique régulier, de son pouls m'indiqua qu'il était bien vivant. Quand je laissai retomber sa main inerte sur le siège, j'eus l'étrange impres-

sion d'être en présence d'un ange tombé du ciel. Plus tard, je découvris qu'il était épuisé à l'extrême limite de ses forces.

Je songeai que les adultes, avec leurs incessantes mises en garde, finissaient par nous éloigner les uns des autres, au point que le moindre contact, même visuel, devenait une source de gêne et d'appréhension.

— J'ai soif, dit le garçon, me tirant brusquement de ma rêverie.

Le son de sa voix, à peine audible, ressemblait au murmure cristallin de l'eau qu'il me réclamait.

Pour des trajets comme celui-là, qui pouvaient durer jusqu'à trois jours, j'emportais toujours des provisions, afin d'éviter d'avoir à m'arrêter, sauf pour prendre de l'essence. Je lui tendis une bouteille et un gobelet en plastique, ainsi qu'un sandwich enveloppé dans du papier d'aluminium. Tandis qu'il buvait et mangeait en silence, les questions se bouscuaient dans ma tête : *D'où vient-il ? Comment est-il arrivé jusqu'ici ? Que faisait-il étendu sur le bas-côté ? A-t-il de la*

famille ? Où sont ses parents ? Étant curieux par nature, et toujours prêt à rendre service, je m'étonne même encore aujourd'hui d'avoir réussi à garder le silence pendant les longues minutes où mon passager reprenait des forces. Le garçon se restaurait tranquillement, comme s'il était parfaitement normal qu'un inconnu apparaisse comme par magie au milieu d'une zone semi-désertique et lui porte secours.

— Merci, me dit-il quand il eut fini, comme si ce simple mot suffisait à dissiper tous mes doutes.

Je réalisai soudain que je ne lui avais même pas demandé où il allait. L'ayant trouvé sur le côté droit de la route, j'en avais déduit qu'il se rendait au sud, mais il était plus probable qu'il cherchait à rejoindre la capitale, au nord.

C'est drôle comme nous avons a priori tendance à penser que les autres suivent le même chemin que nous.

Je me tournai de nouveau vers lui, mais trop tard : il était déjà retourné au pays des rêves.

CHAPITRE 2

Je roulais depuis un bon moment, quand je sentis qu'une paire d'yeux bleus m'observaient avec curiosité.

— Bonjour, dis-je en me tournant vers mon mystérieux passager.

— Comment s'appelle ce drôle d'engin ? me demanda-t-il en jetant des regards intrigués autour de lui. Où sont les ailes ?

— Tu veux parler de la voiture ?

— La voiture ? Elle ne peut pas décoller de terre ?

— Non, concédai-je, légèrement froissé dans mon amour-propre.

— Et elle ne peut pas sortir de cette piste grise ? s'enquit-il en désignant le pare-brise.

— Cette piste grise s'appelle une route, dis-je. Si nous sortions de la route à cette vitesse, nous nous tuerions à coup sûr.

— Toutes les routes sont-elles aussi tyranniques ? Qui les a inventées ?

— L'homme.

Répondre à des questions aussi simples me semblait incroyablement compliqué. Qui était cet enfant débordant d'innocence qui venait ébranler toutes les certitudes qu'on m'avait inculquées ?

— D'où viens-tu ? Comment es-tu arrivé jusqu'ici ?

Quelque chose dans son regard me semblait étrangement familier.

— Est-ce qu'il y a beaucoup de routes sur la Terre ? demanda-t-il sans prendre la peine de me répondre.

— Oh oui ! Elles sont tellement nombreuses qu'on ne peut pas les compter.

— Moi, je connais un endroit où il n’y a pas de routes, déclara-t-il.

— Mais comment font les gens pour ne pas se perdre ? m’étonnai-je, de plus en plus intrigué par cet étrange garçon.

— Et là où il n’y a pas de routes, sur Terre, reprit-il, imperturbable, les gens ne regardent pas le ciel pour s’orienter ?

— La nuit, si, quand il est possible de voir les étoiles. Mais quand la lumière est trop vive, on risque de perdre la vue.

— Ah ! s’exclama-t-il. Les aveugles voient des choses que les autres n’osent pas regarder. Je crois bien que ce sont les hommes les plus courageux de cette planète.

Ne sachant que répondre, je laissai le silence s’installer tandis que la voiture continuait de filer sur la piste tyrannique.

CHAPITRE 3

Au bout d'un moment, songeant qu'il n'avait pas répondu à ma question par timidité, je revins à la charge.

— Que t'est-il arrivé ? Tu as besoin d'aide ?

Comme il ne disait rien, j'insistai :

— Tu peux me faire confiance. Comment t'appelles-tu et quel est ton problème ?

— Mon problème...

Je me figurai que quelqu'un qui se retrouve à demi inconscient sur le bord de la route au milieu de nulle part a forcément un problème.

Mais après quelques minutes de réflexion, il me surprit en me demandant :

— Qu'est-ce que c'est « un problème » ?

Croyant qu'il plaisantait, je souris.

— C'est quoi un problème ? répéta-t-il.

Surpris par sa réaction, je me dis que je n'avais peut-être pas compris le sens de sa question.

— *Problem, problemo...*, énonçai-je en différentes langues.

— J'ai déjà entendu ce mot, mais qu'est-ce que cela signifie au juste ?

J'essayai en vain de me rappeler la définition qu'en donnait le dictionnaire. Je n'arrivais pas à croire que, dans un monde où les problèmes abondent, un garçon de son âge ne sache pas ce que cela signifiait. Pour finir, voyant qu'il ne désarmait pas, j'improvisai une explication :

— Un problème, c'est comme une porte dont on ne détient pas la clé.

— Et comment fais-tu quand tu éprouves un problème ? voulut savoir mon compagnon de route, de plus en plus curieux.

— Eh bien, tout d'abord, j'essaie de voir si le problème me concerne réellement, s'il m'empêche d'avancer. C'est très important, expliquai-je, car il y a beaucoup de gens qui se mêlent des affaires des autres sans qu'on leur ait demandé quoi que ce soit. Ce faisant, ils perdent leur temps et leur énergie, et empêchent les intéressés de trouver eux-mêmes leurs propres solutions.

Il acquiesça d'un hochement de tête, comme si cela allait de soi.

— Et si le problème te concerne effectivement ? poursuivit-il en se tournant vers moi.

— Dans ce cas, à charge pour toi de trouver la bonne clé et de l'introduire comme il faut dans la serrure.

— Ça n'a pas l'air bien compliqué, conclut-il.

— C'est ce que tu crois. Mais il y en a pourtant qui ne trouvent jamais la clé. Non par manque d'imagination, mais parce qu'ils ne veulent pas s'y reprendre à plusieurs fois et, parfois, ils ne cherchent même pas à essayer. Ils voudraient

qu'on leur mette la clé dans la main ou, mieux encore, qu'on ouvre la serrure à leur place.

— Alors qu'ils sont capables de l'ouvrir eux-mêmes ?

— Si tu es convaincu que tu peux le faire, il y a de fortes chances pour que tu y arrives. Mais si tu es persuadé que tu en es incapable, tu n'y arriveras pas.

— Et que se passe-t-il quand on n'arrive pas à ouvrir la porte ?

— Il faut essayer encore et encore, sans quoi on ne réussira jamais à devenir celui qu'on aurait pu être. Et, donc, il est inutile de se mettre en colère, de taper contre la porte comme si elle était responsable de tous nos malheurs. Nous ne devons pas non plus nous résigner à vivre de ce côté-ci de la porte tout en rêvant à ce que nous pourrions trouver de l'autre côté.

— Et est-ce qu'il pourrait y avoir une raison de ne pas ouvrir cette porte ? insista-t-il comme s'il n'était pas satisfait de ma réponse.

— Pas la moindre ! Même si l'être humain est passé maître dans l'art de se justifier. Il invoque le manque d'amour ou d'éducation, les souffrances qu'il a endurées... Il peut même aller jusqu'à se convaincre de ne pas franchir la porte sous prétexte qu'il pourrait y avoir des choses dangereuses de l'autre côté. Ou déclarer cyniquement que ce qui se trouve derrière ne l'intéresse pas... Mais ce ne sont là que des excuses, parce qu'au fond de lui-même, il a peur d'échouer. Plus il tarde à surmonter l'obstacle qui se trouve en travers de son chemin, et plus les difficultés s'accumulent. Ou pour dire les choses plus simplement, plus tu traînes un problème derrière toi comme un boulet, plus il devient lourd à traîner...

Je sentis que l'entêtement de mon jeune compagnon commençait à faiblir, mais l'expression de tristesse dans son regard et sa mine résignée m'incitèrent à continuer :

— Tout cela conduit au malheur. Le chemin de l'épanouissement spirituel et du bonheur exige du courage de notre part et la volonté de

grandir. Nous devons être prêts à renoncer à notre petit confort et à affronter les problèmes sans nous décourager, jusqu'au moment où la porte s'ouvre, à notre grande satisfaction, et nous permet de continuer d'avancer.

— Et comment puis-je faire pour trouver la bonne clé ? demanda-t-il.

À cet instant précis, je dus ralentir pour garder mes distances avec une bétaillère qui roulait devant nous. Je jetai un coup d'œil à la jauge à essence et réalisai que j'allais devoir ralentir mon allure si je voulais atteindre la prochaine station-service. Ma voiture n'était pas équipée d'un de ces systèmes modernes qui, selon la quantité de carburant restant dans le réservoir, vous indiquent combien de kilomètres vous pouvez parcourir. Je me consolai en songeant que le camion qui me devançait pourrait me dépanner en cas de besoin, et le dépassai en le gratifiant d'un grand sourire, auquel il répondit par un coup de klaxon amical, comme c'est la coutume en Patagonie, où le simple fait de

croiser un autre être humain sur les routes quasi désertes vous procure un sentiment de joie.

— Mais comment puis-je trouver la bonne clé ? réitéra le garçon.

— En procédant exactement comme tu le fais ! rétorquai-je, les nerfs légèrement tendus par la fatigue du voyage. Je veux dire que c'est en posant des questions qu'on finit par trouver la réponse. Et si tu essaies l'une après l'autre toutes les clés dont tu disposes, la porte finira par s'ouvrir.

Et si tu continues à me bombarder de questions, tu vas me rendre chèvre », ajoutai-je en moi-même.